

Radu Turcanu

Du Phallus au « sans-trique » *

La question de l'hystérie, seule structure psychique qui mérite un discours chez Lacan, tout comme la question du féminin, « territoire noir » pour Freud et sexualité pas-toute phallique chez Lacan, concernent, chacune d'une manière précise, tout être parlant, tout sujet de l'inconscient. Tout *parlêtre*. C'est l'une des leçons majeures de la psychanalyse.

Par ailleurs, la manière singulière de l'assujettissement du sujet à son inconscient implique, d'un côté, des affaires de tore (de demande et désir), mais aussi, d'un autre côté, des affaires de trique (de division), pour reprendre deux notions avancées par Lacan dans son séminaire *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre* ¹. Il y a dans ce titre le fameux jeu de mots composé de « l'insu que sait », à lire aussi comme « l'insuccès », au sens de ratage, acte manqué, l'inconscient même, le *parlêtre* dans sa littéralité, c'est-à-dire dans sa réussite, car tout acte manqué qui se respecte est un acte réussi, selon Freud ; ensuite « l'une-bévue », autre manière d'écrire l'*Unbewusst*, l'inconscient chez Freud, mais sans la particule négative, et avec « bévue », erreur ; enfin, « s'aile à mourre », à lire aussi comme « c'est l'amour ». Autrement dit, « le succès inattendu de l'erreur, c'est l'amour », celui qui pallie l'inexistence du rapport sexuel chez les êtres humains et fait ainsi « condescendre la jouissance au désir ² ». Car ce sont d'abord les signifiants, refoulés, qui font l'amour, qui le fabriquent, en tant que discours, là où l'impossible à écrire le rapport entre les corps et les jouissances s'invente, à partir d'un savoir « insu » du sujet, comme une liaison où l'on peut rencontrer une « femme couleur d'homme » ou un « homme couleur de femme ³ ».

J'essaie d'esquisser ici une sorte de portrait contemporain du sujet hystérique qui s'ajouterait ainsi à celui que fournit la psychanalyse avec Freud et Lacan ; portrait qui va de l'hystérique « parfait » que serait Lacan lui-même, surtout dans sa promotion du *transfert* analytique, jusqu'à l'hystérie que j'appelle ici *idéale*, liée aux théories du *trans* et du *faire* dans le genre. Nous avons, d'un côté, un faire quant à l'identité genrée du sujet, un faire censé *trans-gendrer*, idéalement, l'amour pour le père. Et cela jusqu'à

se désigner comme *agenre* ou sans genre, par des proclamations qui se veulent performatives, tout en restant théâtrales, empêtrées dans des « rôles ». Et nous avons, d'un autre côté, un faire dans le sens d'un faire clinique, d'un *trans* non pas par rapport au genre, mais par rapport à la jouissance (dirions-nous *trans-jouissance* ?).

Quand Lacan affirme dans ce même *Séminaire XXIV* qu'il est un « hystérique parfait », il faut le prendre au sérieux. Il y va du sort de l'hystérie, et donc de l'inconscient sur la scène his-torique (le monde étant lui-même torique ⁴), et cela des confins d'une psychanalyse jusqu'aux fins de la psychanalyse elle-même.

Nous avons d'abord l'hystérie chez Freud : l'identification double et la bisexualité, ainsi que le symptôme, de conversion, qui confère à l'hystérique un corps, signifiant et imaginaire, là où avant il n'y avait pas de corps, ou du moins pas de corps à corps. On y trouve également un désir perpétuellement insatisfait, à partir de cette impétuosité du sujet de sauver le père, de le garder inentamé et de montrer en même temps que le maître du savoir est châtré. Il y a aussi le côté théâtral et ses diverses scènes d'amour, de désir et de déception qui distendent et colorient ce fond, somme toute, angoissant.

Le refus du corps, que Lacan traduit comme refus du féminin, chez les femmes et chez les hommes d'ailleurs, fait pourtant que l'hystérique n'est plus simplement identifiée par rapport à son désir insatisfait ou à l'identification de son symptôme par le symptôme de l'autre, en tant qu'autre femme qui prive, par exemple. S'y ajoute, avec Lacan, l'impossibilité d'attribuer une barre à l'Autre ainsi que la promotion de La femme. Mais la sexualité tourne toujours autour du Phallus et de l'amour pour le père, en tant que ce qui rend impossible de fait le rapport sexuel, et qui constitue l'armure contre le trou signifiant quant au féminin (il n'y a pas de signifiant pour le nommer), et contre une jouissance Autre, pas-toute phallique, propre au corps mais qui n'y est pas localisable.

L'hystérique n'a « qu'un inconscient », précise Lacan, inconscient dont elle est le sujet, dans le sens de ce qui s'y assujettit. Et il ajoute, « Moi aussi, je n'ai qu'un inconscient ». Sauf que « [...] je ne consiste qu'en un inconscient auquel, bien sûr, je pense nuit et jour, ce qui fait que l'une-bévue devient inexacte ⁵ ». Lacan n'a donc de cesse de s'hystériser, hystoriser, his-toriser, seulement pour mieux préparer l'entrée dans le discours analytique de ceux qui l'écoutent.

L'hystérisation est nécessaire pour affirmer l'existence de l'inconscient, pour y croire. Mais, si pour le sujet hystérique l'inconscient (« l'une

bévue ») existe, et donc le symptôme aussi, cela se fait par opposition au conscient, d'où la césure, la division à partir du langage. Chez Lacan, qui a lui aussi « un inconscient », il s'agit plutôt d'un inconscient qui s'égale au conscient, d'un inconscient dont il s'est en grande partie désabonné, comme il le dit ailleurs ⁶. *Exit* ainsi le symptôme hystérique.

En effet, Lacan se dit hystérique sans symptôme, sans l'embarras ou sans l'armure que constitue l'amour pour le père. Je pense qu'ici il parle surtout de lui-même comme analysant qui essaie de formaliser dans son enseignement et pour son public un savoir sur le discours de l'analyste. C'est le Lacan hystérique parfait au nom de la nécessité de frayer un chemin menant ailleurs qu'au discours du maître et à ses avatars. Il ne s'agit pas du Lacan psychanalyste, celui qui tient la fonction d'objet petit *a* cause du désir, ou de *sinthome*, mais du Lacan analysant, qui montre comment, une fois qu'on est dans le discours de l'hystérique et qu'on a « un inconscient », il faut regarder vers le discours de l'analyste et non plus vers celui de maître. Il l'avait déjà dit dans *Télévision*, quand il encourageait la jeunesse révolutionnaire, bien hystérisée elle aussi par le discours du maître de l'époque, à suivre son enseignement à lui, Lacan, plutôt que l'amalgame entre les discours universitaires et de la science menant directement au renforcement du discours du maître.

L'hystérique parfait, sans symptôme, se passe du père et de l'amour pour le père et délaisse son armure toute-phallique, mais aussi la trique avec laquelle l'inconscient assène ses coups au sujet ⁷. Mais, si l'hystérique parfait c'est le sujet sans armure et sans trique, l'analyste serait plutôt l'hystérique *borroméanisé* par l'identification au symptôme à la fin de sa propre analyse ⁸.

La prise borroméenne du discours hystérique par le discours analytique équivaut ainsi plutôt à un désamour de l'inconscient et à une dévalorisation de la jouissance symptomatique que véhiculent le fantasme et les identifications. Le désir et sa non-cession, ainsi que la jouissance et ses lettres, n'ont de répercussion analytique qu'à condition que le bien-dire soit passé par là et ait posé l'égalité entre les registres borroméens, sans aucune préférence à donner à l'un des trois. C'est par son dire, par son interprétation, que l'analyste se fait en fin de compte la dupe, et de l'inconscient et du symptôme, comme le suggère Lacan dans le séminaire *Les non-dupes errent* ⁹. C'est ce que j'appellerais ici la rencontre entre le saint du *sinthome* et la dupe du « se faire la dupe » sur la place de l'analyste, qui serait ainsi la place de la sainte Dupe du bien-dire, qui prend des libertés inouïes par rapport au Saint-Père du Phallus. On retrouve à cette place à la fois La

femme comme inexistante, ce qui sort le sujet de l'hystérisation, et la jouissance du Dieu le Père comme inconscient ¹⁰, ce qui le replace dans le réel (comme l'étaient, rappelle Lacan, les dieux païens de l'Antiquité).

L'hystérique parfait, celui sans symptôme et insensible aux coups de trique de l'inconscient, fait pourtant de temps en temps des bévues du genre : « Mademoiselle en est réduit à ne manger que des écrevisses à la nage. » Il fait donc une « erreur de genre », précise Lacan ¹¹. C'est sur ce point que je vais finir mon exposé, car, comme je l'ai déjà indiqué, il me semble que la question de l'hystérie et celle du genre sont intrinsèquement liées. Il n'est pas étonnant alors que face au déclin contemporain du père et à la démultiplication, voire l'émiettement, des noms-du-père, la sexualité et les questions sur l'identité sexuée soient massivement bousculées.

Dans ce sens, les discours autour du genre, de sa « multiplicité » et sa versatilité, parfois jusqu'à la cacophonie, contribuent à une hystérisation du discours de l'inconscient, celui du maître. D'ailleurs, c'est plutôt les femmes qui sont montées au créneau pour dénoncer l'emprise phallique sur les questions concernant la sexualité et le genre ¹². On a ainsi proposé de substituer à cette emprise toute-phallique des transitions, des transpositions, des *trans-generations* si l'on veut, pour inclure ici l'aspect du trans-générationnel. Le genre devient fluide, de toutes les couleurs, ce qui semble se rapprocher de Lacan quand il évoque le(s) couleur(s) homme et le(s) couleur(s) femme.

Dans l'exemple sur « l'erreur de genre », ce genre est d'abord grammatical. Mais il pourrait être décrit aussi comme une production de l'inconscient, une « erreur » donc : symptôme, lapsus, acte manqué, *Witz*. Le genre serait ainsi une formation de l'inconscient d'un sujet hystérique qui peut changer de rôle à volonté sur la scène *torique* du monde.

Le genre et sa rébellion contre le Phallus peuvent se décliner alors en fonction de l'hystérisation du sujet de l'inconscient par le maître du savoir, et cela jusqu'à produire une révolte du premier contre le second. Toute la question est de savoir si cette révolte fait monter la souffrance et l'insatisfaction sur la scène trans-générée ou plutôt dans un dispositif trans-férentiel, s'il s'agit d'un « faire genre » à partir de rôles, qui peut aller jusqu'à la chair, ou s'il s'agit d'un « faire clinique » sous transfert et qui porte sur la jouissance du corps propre. Dans le courage de laisser tomber l'armure que constitue l'« amour du père », ainsi que la passion pour la trique, s'agit-il de retrouver un corps idéal, un genre idéal qui conviendrait enfin au sujet, en faisant rapport avec lui ? Ou s'agit-il plutôt de retrouver, à partir du discours du psychanalyste, comme le propose Lacan, un corps réel qui, dans

la rencontre avec un autre corps, fasse consister la *duperie* du rapport sexuel, et non pas sa consistance ou sa complétude ?

« Je suis du genre indéci- se, vous savez », dit une analysante. Cherchez l'erreur. L'erreur du père, évidemment, père dont elle se plaint d'une manière véhém- ente de ne pas l'avoir aidée, depuis son enfance et jusqu'à présent, à se savoir femme. Cette plainte s'exprime, avec la même véhémence, à l'en- contre de l'analyste, qu'elle accuse de refuser de corriger l'erreur du père. Elle est frustrée et en colère devant ce *refusement*, devant ce « dire que non » analytique. Lors d'une énième séance où elle s'en prend à lui, en l'accusant d'incompétence, l'analyste réplique par un « Je ne suis pas votre père », dit sur un ton qui se veut humoristique, limite licence littéraire, comme s'il disait « ceci n'est pas une machine à coudre » (comme dans le titre du tableau du surréaliste Man Ray *Machine à coudre et parapluie*, qu'il emprunte à Lautréamont). « Non, vous êtes plutôt ma grand-mère » (prononcée *gram-mère*), répond l'analysante. Il s'agit de la grand-mère pater- nelle, qui l'a toujours écoutée et protégée face au courroux paternel, sur- tout durant une adolescence agitée. Ayant saisi l'homophonie et l'équivoque de son énoncé, à partir de la scansion qui lève la séance, l'analysante com- mence à élaborer la question de son identité *genrée*, de sa « couleur femme », autrement que par la revendication et par une symptomatologie corporelle (elle a toujours un « bobo » quelque part). Elle le fait en référé- nce à sa propre grammaire pulsionnelle et de genre, et en acquiesçant à une certaine légèreté par rapport à l'armure/l'amour du père, ainsi qu'à une écoute qui se fait plutôt la dupe de ses stratégies symptomatiques. Cela lui permet de se débarrasser des strates et habits identificatoires, sans pour autant la plonger d'une manière dramatique dans l'angoisse du « corps nu ».

*↑ Ce texte est basé sur un exposé fait en novembre 2021 dans le cadre des Journées natio- nales de l'EPFCL.

1.↑ J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, séminaire XXIV, inédit, leçon du 14 décembre 1976. Ce sera ma référence de base pour cet exposé, où je cite également d'autres textes de Lacan : *Télévision* ainsi que les séminaires *R.S.I.* et *Le Sinthome*.

2.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Le Seuil, 2004, p. 209.

3.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 116.

4.↑ « Freud [...] n'en a pas dit le dernier mot. Il n'a nommé jamais énoncé ceci : c'est que le monde soit torique », J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, *op. cit.*, leçon citée.

5. [↑](#) *Ibid.*
6. [↑](#) « [...] être désabonné à l'inconscient, c'est le réel de tout symptôme », J. Lacan, « Joyce le symptôme », dans *Le Sinthome, op. cit.*, p. 164.
7. [↑](#) « [...] comment ceci à l'occasion fera trique à l'endroit de l'amour, de l'amour du père en question », J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, op. cit.*, leçon citée.
8. [↑](#) Voir aussi l'excellent et utile article de M. Bousseyrroux, « Au commencement, le symptôme. À la fin, le sinthome ou... ? », *Mensuel*, n° 101, Paris, EPFCL, décembre 2015, p. 31-45.
9. [↑](#) *Séminaire XXI*, non publié.
10. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XI, Les Quatre Concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Le Seuil, 1973, p. 58.
11. [↑](#) J. Lacan, *L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre, op. cit.*, leçon citée.
12. [↑](#) De Margaret Mead et Simone de Beauvoir à Judith Butler.